



Books sur mobile!



Téléchargez gratuitement l'application iPad/iPhone du magazine.

LE BLOG DE BOOKS

Retrouvez chaque jour les articles de nos blogueurs sur www.books.fr

Animé par une vingtaine de contributeurs réguliers et accueillant des contributeurs occasionnels, le **blog de Books** complète et prolonge notre magazine.

Vos commentaires sont les bienvenus!

Tarif normal d'abonnement

(bibliothèques, institutions publiques, entreprises, etc.)

UN AN (11 NUMÉROS)

France métropolitaine : 98 € TTC (TVA de 2,10%)

Union européenne + DOM : 109 €.

Europe hors UE + TOM : 114 €

Reste du monde : 119 €

Frais de port inclus.

CONTACTEZ NOTRE SERVICE ABONNEMENT

BOOKS - ABO PRESS - 19, rue de l'Industrie, 67400 Illkirch, France
Tél. : +33 (0)3 88 66 26 19
E-mail : books@abopress.fr

www.books.fr

Abonnements promotionnels p. 9
Un flyer d'abonnement à Books est jeté dans ce numéro sur la totalité du tirage.

6
NOS AUTEURS
Découvrez les grandes signatures de ce numéro.

8
COURRIER

10
BESTSELLERS
Les succès de librairie du monde entier racontent à leur façon l'état du monde.

12 | L'INCROYABLE ÉTÉ 1927

16
FRANCOPHILIES
À propos de livres en français ou traduits du français ; et sur la France et les Français.

18 | DESSINS DE CAPTIVITÉ

20
ENTRETIEN
MAYER-SCHÖNBERGER & CUKIER

« BIG DATA CHANGE NOTRE RAPPORT AU MONDE »

L'exploitation généralisée de l'énorme gisement de données numériques aujourd'hui disponible va bouleverser notre quotidien.

45
ÉCONOMIE
LA REVANCHE D'UNE PETITE MOCHE
Comment une voiture imaginée par Hitler, sans qualités, à laquelle nul ne prédisait le moindre avenir, est-elle devenue après guerre la chérie des classes moyennes du monde entier, l'un des symboles du *flower power* des années 1960, et une « zone d'intimité » favorable aux naissances ?



© STEPHANIE TETU / PICTUREANK

24
DOSSIER

VIVRE SANS DIEU

Après les manifestes athées de la fin des années 2000, l'heure est à une réflexion plus posée. Car si l'agnosticisme et l'athéisme continuent leur progression dans le monde chrétien riche, même désormais aux États-Unis, ils n'impliquent pas le désenchantement annoncé par Max Weber. Plusieurs auteurs se disent frappés par les aspirations spirituelles et morales des non-croyants. Des aspirations délivrées des contradictions douloureuses liées à un Dieu qui tolère la souffrance et l'injustice.

25 | QUE LA JOIE SOIT AVEC VOUS !

31 | LA RELIGION TERRASSÉE PAR LA SCIENCE

38 | « LE REFUS DE LA SOUFFRANCE EST LA TRACE DE DIEU »

40 | ATHÉES, MAIS RELIGIEUX

50
HISTOIRE
ROSITA, LA VÉNUS NOIRE DE PORTO

En 1934, des milliers de Portugais se pressent dans les allées de la première Exposition coloniale du pays. Des indigènes des quatre coins de l'empire sont parqués dans des villages reconstitués pour y être exhibés. Les femmes, en particulier, incarnent une Afrique érotisée et offerte à ses conquérants.

54
GÉOPOLITIQUE
OBAMA, LE PRÉSIDENT DES DRONES

Le successeur de George Bush a fait des drones une arme ordinaire contre les « ennemis de l'Amérique ». Des milliers de personnes ont été exécutées sans jugement et parfois sur une simple présomption d'identité. En nourrissant la colère des populations locales, les drones ouvrent un cycle de guerre sans fin.

62
MUSIQUE
BARENBOÏM : POURQUOI JE JOUE WAGNER

Obsédés par l'association de Wagner avec le nazisme, les Israéliens ostracisent le compositeur. Erreur de jugement, explique un grand chef d'orchestre juif, qui a fait jouer deux morceaux de Wagner en Israël.

66
LITTÉRATURE
LE ROMAN CORÉEN S'EXPORTE AUSSI

Tout le monde connaît Hyundai, Samsung et Daewoo. Mais qui peut citer un seul écrivain sud-coréen ? Un anonymat indigne de la puissance du pays, selon l'État. Séoul a donc élaboré une stratégie d'exportation de sa littérature, semblable à celle qui a si bien servi son industrie. Au prix d'une standardisation de son imaginaire ?



72

HISTOIRE

LE MIRAGE DE LA ROUTE DE LA SOIE

Et si le fameux axe commercial censé avoir relié l'Europe et la Chine durant des siècles n'était qu'un mythe fabriqué de toutes pièces au XIX^e siècle ? Une historienne mène l'enquête.

MORCEAUX CHOISIS

Notre sélection d'extraits des livres à ne pas manquer.

74

NON-FICTION

SUR LES CHEMINS DU CONNEMARA

Tim Robinson nous entraîne sur les sentiers sinueux de la campagne irlandaise. À mesure qu'il progresse dans ces solitudes sauvages, c'est toute l'histoire du pays qui resurgit.

78

NON-FICTION

LA SAISON SILENCIEUSE DU HÉROS

San Francisco, 1966. Un grand journaliste américain tente de rencontrer la star du baseball et ancien mari de Marilyn, Joe DiMaggio. Le début de l'un des plus beaux portraits de Gay Talese.

80

NON-FICTION

D'UN ENFER L'AUTRE

Mars 1991. Après six mois passés dans les geôles de la dictature hutue qui gouverne le Rwanda depuis 1959, Benjamin Rutabana rejoint les rebelles du Front patriotique rwandais, créé par des exilés tutsis venus d'Ouganda. Et plonge dans un autre enfer que celui qu'il vient de quitter.

82

PORTFOLIO

LEUR PEAU VAUT DE L'OR

Un livre choc, fruit de plus dix ans de travail, nous plonge dans les coulisses du trafic international des espèces menacées.

88

ROMAN

LES MAINS DE MON PÈRE

Nous restâmes assis l'un en face de l'autre jusqu'à la tombée de la nuit. Je regardais fixement son visage sans descendre vers ses mains. Les mains de mon père : je ne les ai plus touchées depuis ce soir-là.

90

NOUVELLE

ULYSSE

C'est étrange cette façon qu'à la mémoire de jouer avec nous. Je savais que l'ingénieur Šourek avait épousé une Irlandaise prénommée Eileen ; et ce n'est qu'alors que je reliai ces éléments : Eileen était la sœur de James Joyce.

92

BD

GANGS OF NEWARK

Dans un portrait à cru des premiers blousons noirs, le dessinateur Brendan Leach explore les quartiers mal famés de Newark au début des années 1960, haut lieu de la pègre du New Jersey.

97

EN LIBRAIRIE

Les coups de cœur de la rédaction parmi les livres récemment traduits.

98 | CESSONS D'EXCUSER LES BARBARES !

102

PÉRISCOPE

Un tour d'horizon des livres étrangers à ne pas manquer.

105

SKOOB

Dans l'insolite des livres. Avec la chronique de Jean-Louis de Montesquiou : « L'avenir radieux de la lecture » et le « Mot manquant » de Daniel Pennac.

ICI ET AILLEURS

« N »

Non seulement Dieu est mort, mais essayez de trouver un plombier le week-end », ironise Woody Allen. On est loin du pathos de Nietzsche : « Ce que le monde a possédé jusqu'à présent de plus sacré et de plus puissant a perdu son sang sous notre couteau. » (Lire p. 29.) Loin aussi de la spiritualité d'Einstein : « De savoir que ce qui nous est impénétrable existe réellement et se manifeste comme la plus haute sagesse et la beauté la plus rayonnante [...], un tel savoir, un tel sentiment sont au cœur de la véritable religiosité. » (Lire p. 40.) Loin encore de l'athéisme didactique d'un Richard Dawkins, lequel a jugé utile de réécrire les Dix Commandements pour exalter la vie bonne et la bonne vie, fondées notamment sur la morale, la joie et l'esprit critique. Plus proche peut-être, mais pas de beaucoup, d'un Alain de Botton, qui milite pour ériger au centre de Londres une tour de 46 mètres de haut, un « temple de l'athéisme », devant lequel les passants se prosterneront pour révéler « l'amour, l'amitié, le calme, la mise en perspective ».

Dans *L'Avenir d'une illusion* (1927), Freud écrivait : « Nous avons entendu l'aveu que la religion n'a plus sur les hommes la même influence que jadis (il s'agit ici de la culture euro-chrétienne). Cela, non parce que ses promesses sont devenues plus modestes, mais parce qu'elles apparaissent aux hommes moins crédibles. Reconnaissons que la raison de cette transformation est le renforcement de l'esprit scientifique dans les couches supérieures de la société humaine. » Notez la parenthèse : dans « la culture euro-chrétienne ». La langue chinoise traditionnelle n'a pas de mot pour désigner un Dieu unique comparable à celui du monde chrétien. La question religieuse se pose donc tout différemment dans la culture confucéenne. Quant au Bouddha, il est certes une divinité, mais non le Dieu tout-puissant et castrateur que Nietzsche ou Dawkins ont en tête. Et si le monde chrétien vit en effet de manière de plus en plus prégnante la « mort de Dieu » (et s'en accommode plutôt bien), cela ne vaut que pour les pays nantis. Dieu est plus vivant que jamais en Amérique latine et ailleurs dans le monde pauvre. Et partout en terre d'islam, Allah est grand. □



Olivier Postel-Vinac



NOS AUTEURS

Ils signent dans ce numéro

N° 52 | MARS 2014

Directeur de la rédaction et de la publication :
Olivier Postel-Vinay
Rédactrice en chef : Sandrine Tolotti
Chefs de rubrique : Baptiste Touverey, Delphine Veaudor, Suzi Vieira
Secrétaire de rédaction, site web :
Arnaud Gancel
Direction artistique : Pierre Seydoux
Rédactrice photo : Géraldine Lafont
Pour joindre la rédaction :
prénom@booksmag.fr
Correction : Sylvie Barjansky

Toutes les photos non créditées sont de droits réservés.

Editeur
Louis Dumoulin
01 75 77 08 07
louis@books.fr

Editrice adjointe
Stéphanie Rian
01 75 77 08 02
stephanie@books.fr

Directrice marketing & diffusion
Martine Heissler
martine.heissler@gmail.com

Publicité
01 75 77 08 02

Relations presse :
Solvit Communication
Tél. : 01 42 61 24 63. Valérie Solvit

Comité éditorial :
Joséphine de Bodinat, Olivier Bomsel, Hughes Cazenave, Antoine Danchin, Philippe Even, Charles Gancel, Sophie Gherard, Bernard Granger, Pierre Jacquet, Stéphane Khémis, Hervé Le Bras, Dominique Lecourt, Bernard Loupias, Marie Mendras, Jean-Louis de Montesquiou, Priscilla de Moustier, Thierry Paquot, Anne Perrot, Nata Rampazzo, Eric Rohde, Carlos Schmerkin, Tzvetan Todorov.

Ont collaboré à ce numéro (rédaction) :
Ève Charrin, Catherine Cornet, Jean-Louis de Montesquiou, Lamia Oualalou, Jeanne Pham-Tran, Anya Stroganova, Tzvetan Todorov, Caroline Vigent.

Ont collaboré à ce numéro (traduction) :
Émilie Audgier, Serena Borbotti, Laurent Bury, François Gaudry, Dominique Nédélec.

Vente au numéro :
MLP (Messageries Lyonnaises de presse)
Contact pour les réassortisseurs :
Tél. : 04 88 15 12 45
À Justes Titres - Pascale Delfier

Impression : Aubin Imprimeur, 86240 Iligué.

Abonnements : books@abopress.fr
Tél. : 03 88 66 26 19

SAS BOOKS. 4, allée Verte, 75011 Paris.
Tél. : 01 75 77 08 02.
courrier@booksmag.fr

Président : Jean-Jacques Augier

Directeur : Olivier Postel-Vinay

Directeur délégué : Jean-Louis de Montesquiou

Conseillers : Carlos Schmerkin, Frédéric Texier

Conception graphique : Rampazzo & Associés

Books est édité par la SAS BOOKS,
au capital de 789 360 €
RCS 2007 B 15638 -
SIRET 49919657400028
Books est une publication mensuelle
ISSN : 1967 - 7375
ISBN : 978 - 2 - 36608 - 015 - 5
N° de commission paritaire : 0114 K 89702
(validité jusqu'au 31/01/2014)
Revue publiée avec l'aide du CNL
(Centre national du livre).



MATT RIDLEY

Spécialiste des sciences et de l'économie, le journaliste britannique Matt Ridley est l'auteur de plusieurs ouvrages de vulgarisation scientifi-

que à grand succès, dont *Génome : autobiographie de l'espèce humaine en 23 chapitres* (Robert Laffont) et *The Rational Optimist* (« L'optimiste rationnel »).

Lire : « L'incroyable été 1927 »

P. 12



JENS-CHRISTIAN WAGNER

L'historien Jens-Christian Wagner dirige le Mémorial du camp de concentration de Mittelbau-Dora. Son ouvrage *Elrich 1944-1945. Un camp de la mort lente dans la nébuleuse concentrationnaire nazie* est paru en France en avril 2013 aux éditions Tirésias.

Lire : « Dessins de captivité »

P. 18



JAMES WOOD

James Wood est un célèbre critique littéraire américain qui enseigne à Harvard. Il a publié plusieurs livres, dont *How Fiction Works* (« Comment fonctionne la fiction »), Farrar, Straus and Giroux 2008. Il écrit régulièrement dans le *New Yorker*, notamment sur les sujets religieux.

Lire : « Que la joie soit avec vous ! »

P. 25



STEVEN WEINBERG

Physicien américain de premier plan, Steven Weinberg a reçu le prix Nobel de physique en 1979, et la

National Medal of Science en 1991. Outre ses recherches, ses interventions publiques dans des revues telles que la *New York Review of Books* portent sur des sujets variés, tels que la religion, l'histoire et la philosophie des sciences. Il s'est à plusieurs reprises prononcé en faveur de l'athéisme.

Lire : « La religion terrassée par la science »

P. 31

GUILLERMO FADANELLI ET HÉCTOR ZAGAL



Guillermo Fadanelli est un écrivain mexicain. Il s'est fait connaître en France avec le recueil de nouvelles *Un scorpion en février* et le roman *L'Autre Visage de Rock Hudson* (Christian Bourgois), lauréat du Prix national de littérature au Mexique. Ses ouvrages sont peuplés de personnages marginaux et désabusés.

Héctor Zagal enseigne la philosophie à l'Université nationale autonome de Mexico. Il a publié, en 2013, *Felicidad, placer y virtud. La vida buena en Aristóteles* (« Bonheur, plaisir et vertu. La vie bonne chez Aristote »). Il intervient souvent dans les médias mexicains pour commenter la vie politique.

Lire : « Le refus de la souffrance est la trace de Dieu »

P. 38



RONALD DWORKIN

Mort en 2013, Ronald Dworkin était un célèbre philosophe américain, spécialiste des questions de droit et de justice. On peut lire de lui en français *L'Empire du droit* (PUF, 1994) et *La Vertu souveraine* (Émile Bruylant, 2008).

Lire : « Athées mais religieux »

P. 40



RICHARD J. EVANS

Historien britannique, Richard J. Evans est spécialiste de l'Allemagne du xx^e siècle, en particulier des mouvements féministes, de la classe ouvrière et du nazisme. Il est actuellement professeur d'histoire moderne à Cambridge. Il est l'auteur d'une histoire du III^e Reich, traduite en français chez Flammarion (*Le Troisième Reich*, 3 volumes).

Lire : « La revanche d'une petite moche »

P. 45



FILIPA LOWNDES VICENTE

Historienne, Filipa Lowndes Vicente est chercheuse à l'Institut des sciences sociales

de l'université de Lisbonne. Elle s'appête à publier un essai sur l'histoire coloniale de l'Inde, *A Índia do Lado: histórias cruzadas entre o colonialismo britânico e português na Índia da segunda metade do século XIX* (« L'Inde d'à côté : histoires croisées entre colonialisme britannique et portugais dans l'Inde de la seconde moitié du XIX^e siècle »).

Lire : « Rosita, la Vénus noire de Porto »

P. 50



STEPHEN HOLMES

Juriste américain, Stephen Holmes est professeur de droit à la New York University. Il s'intéresse à l'histoire du libéralisme, au processus de libéralisation des pays de l'ancien bloc soviétique et aux difficultés juridiques soulevées par la politique américaine de lutte contre le terrorisme au Moyen-Orient. Son dernier livre est *Matador's Cape* (Cambridge University Press, 2007).

Lire : « Obama, le président des drones »

P. 54



DANIEL BARENBOÏM

Universellement admiré pour son talent de pianiste et de chef d'orchestre, l'Argentino-Israélien Daniel Barenboïm est aujourd'hui directeur musical de la Scala de Milan. Il fut le premier, en juillet 2001, à diriger en Israël de la musique de Richard Wagner. Il publie le 2 avril chez Fayard *La musique est un tout*.

Lire : « Pourquoi je joue Wagner »

P. 62



CRAIG FEHRMAN

Journaliste américain indépendant, Craig Fehrman a collaboré avec divers journaux, dont le *New York Times*, le *Washington Post*, la *New Republic* et *Slate*.

Lire : « La littérature coréenne s'exporte aussi »

P. 66



DAVID MORGAN

Historien américain, spécialiste d'histoire médiévale et en particulier des Mongols, David Morgan est professeur

émérite d'histoire à l'université de Wisconsin-Madison. Son essai sur l'histoire des Mongols (*The Mongols*, Wiley-Blackwell) est considéré comme la bible sur la question.

Lire : « Le mirage de la Route de la soie »

P. 72



BRANDON CROCKER

Brandon Crocker est un journaliste américain. Il collabore régulièrement

à l'*American Spectator*. Il vit à San Diego.

Lire : « Cessons d'excuser les barbares ! »

P. 98

HISTOIRE



LE LIVRE >

Album comemorativo da Primeira Exposição Colonial Portuguesa (« Album commémoratif de la première Exposition coloniale portugaise »), Litografia nacional, Porto, 1935, 52 p.

L'AUTEUR >

L'album commémoratif de l'Exposition coloniale de 1934 fut dirigé par Henrique Galvão, capitaine de l'armée, explorateur-naturaliste et premier directeur de la radio publique portugaise avant d'être nommé, par Salazar, gouverneur de la province angolaise de Huíla.

ROSITA, LA VÉNUS NOIRE DE PORTO

En 1934, des milliers de Portugais se pressent dans les allées de la première Exposition coloniale du pays. Dans une atmosphère de kermesse, les indigènes des quatre coins de l'empire sont parqués dans des villages reconstitués pour y être exhibés. Les femmes, en particulier, incarnent une Afrique érotisée et offerte à ses conquérants. Les cartes postales à leur effigie, comme celles de la jeune Guinéenne surnommée « Rosita », révèlent la face cachée du « métissage » lusitanien.

FILIPA LOWNDES VICENTE. *Público*.

« P

lus d'un million de Portugais ont visité l'exposition. Un grand nombre – sans doute la majorité – sont venus l'air guilleret, animés du même esprit joyeux et décontracté qu'à la fête foraine, au théâtre, à la corrida ou au stade. Certains disaient : allons voir les Nègres ! » Un an après la première (et dernière) Exposition coloniale portugaise, qui s'était tenue à Porto en 1934, l'album commémoratif de l'événement dressait en ces termes le bilan positif de la manifestation, vantant son succès auprès d'un public issu de « toutes les classes sociales ». Les visiteurs avaient été attirés par les nouveautés – notamment par

la reproduction d'un village d'« indigènes guinéens » –, mais avaient été particulièrement « émus » et « fiers » des faits coloniaux portugais, mis en valeur grâce à de multiples procédés visuels.

Le jardin du palais de Cristal, situé au cœur de la première ville industrielle du Portugal, avait ainsi accueilli temporairement

un salon industriel avec six cents exposants, venus proposer des produits portugais destinés au marché colonial, ou des produits coloniaux susceptibles d'intéresser la métropole, et de nombreuses autres expositions qui présentaient l'artisanat africain ou les derniers succès de la colonisation en matière d'éducation, de transports ou de médecine.

Sur une île au milieu d'un lac, on avait installé des dizaines de Guinéens et recréé un village de pailotes.

rement des reproductions de monuments de Goa et de Macao, des échantillons de la faune africaine, un cinéma projetant des films sur les colonies, des défilés militaires de soldats mozambicains, une fanfare de soldats angolais, et une librairie où l'on vendait des livres coloniaux tout en en faisant la promotion. Il avait également abrité un

Les « reconstitutions ethnographiques » furent incontestablement les plus populaires de tous les « spectacles » proposés, auxquels s'ajoutaient les divertissements d'un parc d'attractions (un train permettait notamment au public de voyager sans se fatiguer entre l'Angola et le Mozambique). En 1933, le ministre des Colonies, Armindo Mon-

ROSITA, LA VÉNUS NOIRE DE PORTO



MULHER BALANTA «Rosita»

Índigenas da Colônia da Guiné

teiro, avait écrit une lettre à tous les gouverneurs portugais en leur demandant d'envoyer « leurs indigènes » à Porto, où ils seraient hébergés dans des « villages ou habitations typiques ». Trois cent vingt-quatre femmes, hommes et enfants venus du Cap-Vert, de Guinée, d'Angola, du Mozambique, d'Inde, de Macao et du Timor furent ainsi exhibés. Le groupe des Balantes de Guinée-Bissau fut le plus photographié par l'appareil officiel de Domingos Alvão, et leurs portraits furent reproduits sur des cartes postales vendues en guise de souvenir. Ces femmes suscitèrent particulièrement l'intérêt de la presse, qui attira un

public plus nombreux par sa couverture exhaustive de l'événement.

L'Exposition coloniale de 1934 est emblématique d'une nouvelle phase du colonialisme portugais – davantage tourné vers l'Afrique, soucieux d'inciter les Portugais à émigrer vers ces territoires et de s'affirmer parmi les grandes puissances impériales d'Europe. L'exposition de Porto était directement calquée sur l'Exposition coloniale de Paris en 1931, tant sur le plan esthétique qu'idéologique.

Sur une île au milieu d'un lac, où une fontaine lumineuse apportait une touche de modernité (métaphore des expéditions portugaises en Afrique), on

avait installé des dizaines de Guinéens et recréé leur quotidien dans un village de paillotes, sous le regard des visiteurs. Le public pouvait ainsi adopter, même pour une courte durée, le regard et le point de vue du colonisateur. Un colonisateur qui, dans la sécurité d'un parc en plein centre de Porto, jouissait déjà des résultats des « campagnes de pacification » en Afrique, y compris en Guinée-Bissau, l'une des plus tardives. Ainsi désignées par les Portugais parce qu'elles visaient à éliminer la résistance africaine à l'occupation lusitanienne, ces campagnes militaires ne faisaient bien évidemment pas partie du discours de l'exposition. En 1934, l'accent était mis sur une autre phase de la colonisation portugaise – l'occupation des territoires africains par des colons. La manifestation, conçue à des fins de propagande et de pédagogie, visait à rappeler à la population que le « Portugal n'était pas un petit pays ». Il fallait occuper et mettre en valeur cet espace impérial, aux dimensions gigantesques, pour lui permettre de redevenir ce qu'il avait été au temps glorieux des grandes découvertes. Un passé que l'exposition évoquait de différentes manières, en s'adressant à ceux qui savaient lire comme à la majorité de ceux qui ne savaient que voir. On ne peut donc comprendre l'idéologie distillée par les expositions sans analyser la culture visuelle de l'époque, de la photographie aux cartes postales, des magazines illustrés au cinéma, des musées ethnographiques aux livres de propagande coloniale.

Une ode aux conquêtes à venir

Et comment transformer à nouveau l'empire en un objet de désir ? Comment inciter les « forts navigateurs portugais » que chantait Camões à repartir ? En réalité, l'exposition était conçue tout à la fois comme une ode aux conquêtes à venir, un bilan des réalisations récentes, et elle annonçait le thème du Portugal d'outre-mer qui serait bientôt au cœur de l'idéologie politique du régime Salazar. L'exhibition d'« indigènes », surtout des femmes, était le symbole le plus tangible de cet empire érotisé où la virilité lusitanienne devait à nouveau se répandre.

Bien sûr, les métaphores liées au genre ont toujours fait partie des discours impérialistes, chez les Portugais, comme chez les Français ou les Britanniques. Les espaces coloniaux ont très tôt été présentés comme féminisés, sauvages et constitués d'une nature désor-

« Rosita », représentée ici sur une carte postale, était une Balante de Guinée. Elle personnifiait aux yeux des Portugais ce que l'empire devait être : un monde peuplé de femmes sexuellement disponibles. © DOMINGO ALVÃO - ÁLBUM FOTOGRÁFICO DA PRIMEIRA EXPOSIÇÃO COLONIAL PORTUGUESA

Un stand illustre l'œuvre des missions portugaises. Ces tableaux idéalisés étaient censés vanter les progrès de l'évangélisation dans les colonies.

© DOMINGO ALVÃO - ÁLBUM FOTOGRÁFICO DA PRIMEIRA EXPOSIÇÃO COLONIAL PORTUGUESA



PALÁCIO DAS COLÓNIAS

Trecho da Representação das Missões Religiosas do Ultramar

1] L'histoire personnelle de Rosita est racontée par l'historienne portugaise Isabel Morais dans un article du livre *Gendering the Fair. Histories of Women and Gender at World's Fairs* (« Le genre dans les fêtes foraines. Histoire des femmes et du genre à l'époque des expositions universelles »), publié par les presses de l'université de l'Illinois en 2010.

2] Dans *Casa grande e senzala*, publié en 1933, le grand sociologue brésilien Gilberto Freyre, qui s'attachait à décrire l'identité nationale brésilienne et à penser sa mixité, forgea le terme de « lusotropicalisme » pour définir la spécificité de l'action colonisatrice portugaise, qui se serait distinguée de celle des autres puissances parce qu'elle était « conviviale » et « métissée ».

donnée que la masculinité impériale européenne allait dompter. La conquête territoriale fut d'emblée décrite avec le vocabulaire de la conquête sexuelle, le Blanc exerçant doublement sa domination sur la femme colonisée : suprématie ethnique et suprématie sexuelle allaient de pair. Mais ce langage, banalisé par l'abondance des écrits produits dans le contexte impérial européen du XIX^e siècle, a connu un regain extraordinaire grâce aux possibilités de reproduction offertes par la photographie. Inventée vers le milieu du XIX^e siècle, se développant au moment où se consolidaient les empires, cette technique est devenue l'un des principaux instruments de la propagande coloniale.

Promenade dominicale

L'« objet » le plus décrit, photographié et reproduit de l'Exposition coloniale de 1934 fut une femme, noire et nue. Rosa, Rosinha, ou Rosita, un nom sûrement plus simple à retenir que son vrai nom islamique, était une Balante de Guinée, devenue depuis peu « portugaise »¹. Photographiée par Alvão dans différentes poses et mises en scène selon les codes visuels de l'érotisme féminin (parfois les bras levés pour mieux montrer ses seins), Rosita a personnifié ce que l'empire

devait être – le royaume des femmes sexuellement disponibles pour les hommes portugais que l'exposition incitait à partir. Parce qu'elles étaient noires, ces jeunes filles pouvaient sans problème être observées, nues, lors d'une promenade dominicale en famille. Pour les visiteurs, comme les organisateurs de l'événement qui ont conçu la rhétorique du « métissage d'outre-mer » sur laquelle s'est ensuite fondée l'idéologie coloniale portugaise, ces corps nus ne transgressaient pas la morale en vigueur car ces femmes n'étaient pas blanches comme leurs mères, leurs épouses et leurs sœurs.

Par « métissage » – cela allait sans dire –, il fallait comprendre la relation entre les colons blancs et les femmes africaines. Il n'était jamais question de la possibilité – du tabou – d'une relation sexuelle entre une Portugaise et un Noir. Ce concept de métissage connaîtrait par la suite sa théorisation la plus légitime avec le concept de « lusotropicalisme » forgé par l'anthropologue brésilien Gilberto Freyre². Mais il était déjà présenté comme une caractéristique du colonialisme portugais depuis qu'Afonso de Albuquerque, gouverneur des Indes de 1509 à 1515, avait promu à Goa les mariages avec des hindoues converties au christianisme.

Tous les empires coloniaux européens du XIX^e siècle ont justifié leur entreprise impériale en la disant « exceptionnelle » et moins violente que celle des autres. Si les Portugais invoquaient leur capacité de se mêler aux « indigènes » face aux Britanniques qui avaient fait de la séparation raciale un précepte, ces derniers dénonçaient de leur côté la violence religieuse des Portugais, qui contrastait avec leur tolérance envers l'hindouisme. Plus tard, au début du XX^e siècle, les Britanniques dénonceront encore la pratique du travail forcé dans les campagnes de São Tomé, à une époque où l'« esclavage » était supposé aboli. Les « autres » colonisateurs étaient toujours pires ; ils ne méritaient pas leurs possessions. Lire les politiques de métissage qui ont marqué la colonisation portugaise comme un signe de « non-racisme des Portugais », c'est ainsi reproduire sans recul critique le discours colonisateur. C'est, surtout, ne pas prendre en compte la profonde inégalité entre les sexes qui fondait ces relations.

Car, à la base de ces politiques de colonisation, on trouve la distinction entre, d'une part, la sexualité masculine – libre de choisir l'objet de son désir, ici comme là-bas (mais davantage là-bas qu'ici),

ROSITA, LA VÉNUS NOIRE DE PORTO

dont la supériorité était indiscutable – et la sexualité de la femme blanche d'autre part – régie par les injonctions légales, culturelles et sociales d'une société patriarcale. Sans oublier, enfin, la sexualité de la Noire, passive et sans pouvoir, disponible pour l'homme blanc qui, en occupant la place de l'homme africain, le dominait lui aussi, de manière métaphorique et littérale.

La photo d'une « négresse Mucancala » désigne cette tribu comme « l'une des plus basses espèces de l'humanité ».

Mais le sexe ne suffisait pas. Le colon portugais devait encore être bien nourri et bien vêtu. Dans un autre pavillon de l'exposition coloniale, un gigantesque spectacle son et lumière avec des personnages grandeur nature montrait des femmes noires apprenant à cuisiner et à coudre sous le regard patient des missionnaires portugais. Elles incarnaient les progrès de l'évangélisation portugaise à travers la rencontre de deux types de femmes.

Bien que beaucoup se soient violemment opposés à toute idée de mixité entre Blancs et Noires (y compris certains anthropologues célèbres), le métissage est devenu l'idéologie centrale de la politique coloniale de Salazar, et Rosita était là pour l'illustrer : son nom portugais, probablement issu de sa conversion au christianisme, la rendait plus proche et même mariable ; son diminutif « inha » ou « ita » la rendait familière ; et sa sexualité pouvait être exposée à l'envi, afin que l'empire se donne aussi à voir comme une conquête sexuelle. Les hommes guinéens, venus pour l'événement, ont été interviewés par la presse. Mais on n'a pas jugé nécessaire d'écouter la voix des femmes. Il était plus important de les regarder que de les entendre. Ici comme ailleurs, les concepts de « race » et de « genre » se sont vite révélés indissociables. La combinaison du féminin et du noir cristallisait une double hiérarchie – celle du Blanc sur le Noir, celle du colonisateur, en l'occurrence portugais, sur la colonisée, en l'occurrence la Guinée-Bissau, et, pour finir, celle de l'homme sur la femme. L'exposition mettait en scène d'une manière ludique et authentique le projet colonial. Entre partir et devenir colon, il y avait un océan à franchir. Dans le jardin de Porto, seul un lac séparait les

hommes portugais de l'Afrique, qui n'avait plus rien de menaçant.

La presse et les photographies diffusées sous forme de cartes postales ont démultiplié les discours de l'exposition, qui ont ainsi pu toucher également les non-visiteurs. Un livre publié à Luanda en 1934 célébrait la province d'Angola et sa présence dans la première Exposition coloniale portugaise³. À la page réservée

à la Banque d'Angola, deux images de « son propre stand magnifique, luxueux et somptueusement décoré » étaient accompagnées de deux clichés de femmes à moitié nues : une « beauté noire d'Huíla », la bouche mi-ouverte et les bras levés comme ceux de Rosita, dressant sa poitrine nue, à la connotation érotique non dissimulée ; et la « négresse Mucancala », qui relevait d'un autre type d'image, également très populaire – la photographie « ethnographique », prise en plein air et *in situ* (ou dans des décors reconstitués par les expositions coloniales ou universelles). Le texte d'accompagnement soulignait le contraste avec un Portugal moderne et novateur qui voulait se transplanter dans les tropiques : cette « curieuse tribu » angolaise était « l'une des plus basses espèces sur l'échelle de l'humanité ».

Racisme scientifique

Dans l'Europe raciste des années 1930, comme au XIX^e siècle, le corps de la femme noire pouvait donc être exhibé, de manière légitime, au contraire du corps nu de la femme blanche, qui renvoyait quant à lui aux photographies transgressives d'une pornographie destinée à la consommation privée des hommes. Parce qu'un racisme scientifique justifiait les discours qui l'infériorisaient. Les lieux de cette exposition légitime du corps étaient innombrables : les expositions universelles et coloniales, les photos des cartes postales qui jouaient sur l'ambiguïté entre la légitimité scientifique de l'anthropologie et l'érotisme, ou encore les images des journaux qui illustraient les coutumes de ces peuples « étranges et lointains ».

À partir des années 1960, les études culturelles se sont développées, qui analysent et mettent en question la violence avec laquelle on a fait du corps des

Noires un objet, pour mieux les déshumaniser. De Saartjie Baartman – celle que l'on appelle la « Vénus hottentote », exhibée au début du XIX^e siècle à Londres et à Paris, tant dans les milieux scientifiques que dans les spectacles de foire – aux nombreux hommes et femmes qui, pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, ont été montrés comme des « sauvages » ou des « indigènes » au jardin d'acclimatation de Paris, dans les expositions européennes ou le cirque américain Barnum. Pourtant, ce même phénomène a continué d'être négligé longtemps par l'Université. Ce n'est qu'à la fin des années 1990 que les « zoos humains » ont commencé d'être étudiés dans le cadre de l'histoire du colonialisme.

Que reste-t-il de tout cela dans la culture visuelle du Portugal d'aujourd'hui ? À la faveur de la démocratisation du pays, avec la nouvelle préoccupation des droits de l'homme, mais parce que les questions de l'immigration et du postcolonialisme ont structuré le débat intellectuel des dernières décennies, une conscience anti-raciste s'est diffusée dans la société : conscience qui rejeterait, à n'en pas douter, nombre des textes et images du colonialisme portugais des XIX^e et XX^e siècles. Pourtant, il existe encore de nombreuses formes de racisme associé au genre. L'humour machiste, qu'on entend encore trop souvent se référer dans les conversations masculines à la sexualité des femmes africaines ou brésiliennes, en dit long sur la persistance de préjugés et de stéréotypes primaires chez les Portugais d'aujourd'hui. □

Cet article est paru dans le quotidien *Público* le 25 août 2013. Il a été traduit du portugais par Émilie Audigier.

POUR EN SAVOIR PLUS

- Collectif, *Exhibitions, l'invention du sauvage*, coédition Actes Sud/Musée du Quai Branly. Le catalogue de l'exposition éponyme organisée en 2012 par le musée du Quai Branly, qui retraçait les différentes formes d'exhibition de l'Autre à l'époque coloniale.
- Pascal Blanchard et alii, *Zoos humains. Au temps des exhibitions humaines*, La Découverte, 2004. Une somme collective sur l'histoire des zoos humains.

3 | *A Província de Angola. A primeira Exposição Colonial Portuguesa* (« La province d'Angola ». Numéro spécial consacré à la « première Exposition coloniale portugaise », 1934).